

Raphaël Elono

La cosmogonie des beti be nanga



*Croyances ancestrales – Traditions
– Superstitions – Christianisme*



Je pense très fort à mes grands parents Salomé Mbono et Gérard Afanda qui m'ont tant aimé, et à qui je dois tout dans cette vie.

Je n'oublie non plus ma jolie muse : Cécile Ekeme, la mère de mes enfants qui m'aide tant dans ma vie de descendant de beti be nanga.

A mes enfants chéris : Ange, Chelsea, Maeva, Matis, Jordan, que j'adore.

Toute ma gratitude à ce patriarche savant de Bingono Bingono, journaliste émérite à la radio télévision Camerounaise. Cette œuvre est aussi la sienne.

Un autre grand merci au professeur d'université Athanase Bouobda, à qui je voudrais rappeler que : « *Nul n'est jamais prophète chez les siens.* » Ta lumière ne s'éteindra jamais...

J'ai également une pensée très forte pour mon frère Amia Bernard, un homme au grand cœur.

A tous les miens : Pierre Petit Andong, Claude Philippe Mvogo Oloa, Olivier Zang Mveng, Jean Bosco Mbassi Mbasi, Théophile Ekodo Ava, Innocent Alinga Ateba, Révérend Simon Pierre Ngomo, Sylvain Okala et Jean-Pierre Essomba-Ngang René.

Je dédie également cet ouvrage à cette douce France qui m'a offert mille et une possibilités de vivre pleinement sur son sol ma culture *beti be nanga* et de la faire connaître autour de moi et à travers le monde.

« Celui qui n'a pas de tradition, n'a pas d'avenir. »

« Mane tsinga tege woé mot ntok, ve mot nene. »

Dicton beti – Cameroun.

C'est la traduction littérale de la belle pensée de Pierre Corneille dans le Cid : « **A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.** » Elle illustre le tempérament guerrier de l'homme tsinga du Cameroun.

Avant-propos

Ce n'est que dans sa propre histoire, sa propre culture, que l'on peut puiser des forces nécessaires pour affronter le monde tel qu'il est. Les envahisseurs du continent noir se sont attelés à effacer le passé historique, culturel et cultuel du berceau de l'humanité, poussant les Africains à ne plus être eux-mêmes, mais plutôt ce que eux souhaitaient qu'ils soient, c'est-à-dire des individus sans repères, sans âmes. Pour illustrer mon propos, je me suis appuyé sur le passé de mes ancêtres, ma propre expérience au quotidien, et en relisant de temps en temps ce que déclarait en son temps l'éminent professeur *Cheikh Anta Diop* dans son œuvre dont le titre est révélateur : « *Unité culturelle de l'Afrique noire.* » Il disait ceci : « *Ainsi, l'Afrique nègre que l'Europe veut faire passer pour un continent sans passé historique, a abrité les plus anciens guides de l'humanité dans la voie de la civilisation. Ce sont eux qui ont créé les arts, la religion (en particulier le monothéisme), la littérature, les premiers systèmes philosophiques, l'écriture, les sciences exactes (physiques, mathématiques, mécaniques, astronomie, calendrier...), la médecine, l'architecture, l'agriculture, etc... A une époque où le reste de la terre (Asie, Europe, Grèce, Rome...) était plongé dans la barbarie (...)*

Nous sommes sûrs d'avoir réussi à dénoncer la plus monstrueuse falsification de l'histoire de l'humanité, le mensonge le plus éhonté que les historiens modernes et en particuliers les Egyptologues ait cherché à échafauder en liaison avec les nécessités de l'exploitation impérialiste.

Les lignes qui suivent sont un petit morceau, juste une brique de l'histoire du Cameroun. L'on raconte que depuis le périple du Carthaginois Hannon qui, selon une légende du 5^e siècle avant Jésus Christ, il aurait

atteint le mont Cameroun qui crachait du feu, il le surnomma alors : « *Le char des dieux*. » D'autres attribuèrent la découverte du Cameroun à un navigateur Portugais « *Fernado Poo* » qui aurait atteint en 1472, vingt ans avant que l'Amérique soit découverte, l'estuaire du *Wouri* et lui donna le nom de : « *Rio dos Camaroes* » qui signifiait : « *Rivière des crevettes* » dans la langue du navigateur. L'endroit tenait ce nom à la forte présence des crustacés dans le petit cours d'eau. Ce bout de territoire du continent noir qui s'avèrera avec le temps être une Afrique en miniature, verra arriver tour à tour des Allemands qui lui donneront le nom de : « *Duala stadt* » puis : « *Kamerun* ». Arriveront ensuite les Français et les Anglais qui se partageront le territoire, et l'appelleront chacun en sa langue. Pour les Français : « *Cameroun* » et pour les Anglais : « *Cameroon* ». Les Hollandais aussi eurent une part importante dans l'histoire du Cameroun.

Pour certains, l'histoire du Cameroun remonterait au premier millénaire avant notre ère, à cette époque, le territoire était peuplé au nord par des individus de langue soudanaise à l'instar des *kirdis*, *tikars* et autres... Au sud, par les populations de langue bantoue, dont le terme signifie : « *Humain* » en langue *kongo*, une région qui s'étendait jadis jusqu'au nord du Ghana. Au sud, il y avait l'ethnie *éton*, les *fangs*, les *ntumus*, les *bassas*, les *éwondos*, et les *doualas*.

A l'image de tous les peuples de la terre, la migration fait partie intégrante de l'histoire du peuple Bantou qui fuyait soit les esclavagistes blancs, ou alors tout simplement pour des motifs de conquête des territoires. Les bantous se dirigèrent à l'intérieur des terres du continent noir et se sédentarisèrent à des endroits différents pour des raisons diverses : Soit selon leur convenance, ou soit parce qu'ils se retrouvaient dans l'impossibilité de pouvoir continuer leur aventure, et pour terminer, la colonisation ne leur épargna point les souffrances de la séparation lors du fameux partage des territoires, il s'agissait bien sûr du partage du succulent gâteau colonial. Il n'est donc pas surprenant que l'on retrouve les mêmes noms d'individus à différents endroits de l'Afrique à l'instar de : « *Obama* » au Kenya dans l'ethnie *Luo*, un nom très courant dans la région du centre et du sud du Cameroun plus précisément chez les *bulu* et les *éwondos* avec exactement la même orthographe, du moins à quelque chose près : Chez nous les *éwondo*, nous écrivons et nous appelons ce nom exactement comme au Kenya :

« *Obama* », tandis que chez les *bulus* eux ils disent : « *Obam* ». Et chez nos autres cousins Fangs du Gabon et *ntumus* de la Guinée Equatoriale, ils appellent : « *Obame* », c'est le cas de l'ex sociétaire du club stéphanois et qui évolue aujourd'hui en Allemagne, originaire du Gabon : « *Obameyang* » dont le père lui-même fut un éminent footballeur. Je précise tout de même ici que les *Luos* du Kenya ne seraient pas des bantous, selon les explications d'un professeur d'université avec qui je discutai sur ce sujet, il m'expliqua que les *Luos* auraient même par le passé farouchement combattu les bantous. Qu'à cela ne tienne, selon toujours cet éminent professeur Athanase Bouobda, *Obama* chez les *Luos* signifierait : « *Lances flamboyantes* ». Tandis qu'en éwondo ou en bulu du Cameroun, *Obama* signifie : « *épervier* », le vilain rapace de nos basses-cours, amateur de la chair des poussins, une terreur pour les mères poules. Il saute donc aux yeux que dans les deux cas de figures, il y a une certaine notion d'élévation dans les airs. Autant l'épervier, cet oiseau de proie se laisse parfois porter par le vent, il plane, autant il en est de même pour la lance qui plane dans les airs avant d'atteindre sa cible. Le professeur Bouobda insistait sur la ressemblance étonnante du vocabulaire parfois commun à certains peuples d'Afrique, et qui ne doit rien au hasard. Par exemple dans le clan *Luo*, celui d'où naîtra au 21^e siècle, le 44^e président des U.S.A *Barack Hussein Obama*, la « *demeure* » se dit : « *ndjock* ». Au Cameroun dans l'ethnie *beti bassa*, des individus portent le nom : « *Ndjock* ». Chez l'autre ethnie *beti éwondo*, *demeure* se dit : « *mvog* », et pour revenir aux cousins *Bassa*, *demeure* se dit : « *ndock* ». Il saute une fois de plus aux yeux qu'à une variante près, la prononciation de ce mot est à peu près identique chez ces peuples qui paraissent si éloignés aujourd'hui, pourtant si proche jadis les uns les autres si l'on remonte le cours de leur histoire commune depuis l'Égypte antique, quoique l'orthographe de ces mots soit différente.

Au 15^e siècle, lorsque le continent noir fut envahi par l'occident qui s'implanta avec sa colonisation si cruelle, les colons se partagèrent par la suite ce magnifique gâteau Africain, de nombreuses familles furent séparées, des tribus furent ainsi arbitrairement annexées les unes les autres. C'est le cas des *Ntumus* qui laisseront leurs frères au Cameroun, et se retrouveront en Guinée Equatoriale, appelée jadis *Santa Isabel*, une ancienne colonie Espagnole, et une autre partie des *Ntumus* se

retrouveront également au Gabon avec leurs autres frères beti be nanga appelés : *Fangs*, lesquels se retrouveront à leur tour au Ghana et sous une autre appellation : Les *Bafanti*. Les *Bafanti* seraient bel et bien les frères des *Fangs*, *Ntumu*, du Gabon, et des éwondos, bulus, bassas et makas du Cameroun. C'est pour cela que l'on retrouve chez ce peuple bafanti, des noms du genre : *Nguema* qui sont des noms *fangs* du Gabon. Toutes ces ethnies que je viens de citer sont issues d'un même père et d'une même mère, ce sont des fils de *beti* et de *nanga*. Par contre, les *bafanti* du Ghana ne sont pas à confondre avec l'autre tribu Ghanéenne appelée : « *Ashanti* », une tribu guerrière qui combattit farouchement les Britanniques. Cette appellation *Bafanti* remonterait depuis l'Égypte ancienne, car selon un autre éminent professeur rencontré à Paris à l'université Américaine lors d'une conférence, le terme *Ba* en Égyptien ancien, signifierait : « *Les* », d'où *bafanti* ou *les fangs*. Aussi curieux que cela puisse paraître. Je découvre en 2013 au nord-est du Congo, à la frontière du Gabon, une grande ethnie appelée tenez-vous bien : « *Beti* », avec des noms identiques à ceux de leurs autres frères *beti* du centre et du sud-Cameroun. Ces betis à la frontière du Congo et du Gabon ont tenez-vous bien des noms tels que : *Mbia*, *Amougou*, que l'on retrouve bien évidemment chez les éwondos de la région du centre-Cameroun. Puis *Ekani*, *Essimi*, qui sont des noms étons de la même région, et *Ngo* que l'on retrouve chez les bassas toujours au Cameroun. Il se dégage également entre cette ethnie du nord-est du Congo, et cette grande famille beti be nanga du Cameroun, plus précisément les éwondos, une grande similitude dans les expressions de leurs langues maternelles respectives. Par exemple lorsque l'éwondo du Cameroun dit : « *Va ma – Donne moi* », son cousin beti du nord-est du Congo lui il dit : « *Nga mè* ». Pour dire : « *Domicile* », l'éwondo du Cameroun dira comme je l'ai précisé un peu plus tôt : « *Mvog* », et son cousin beti Congolais lui, dira : « *Njock* ». Quand l'éwondo du Cameroun dit : « *Madjo na – Je dis que...* », le beti du nord-est du Congo lui il dit : « *Mayoa...* », je cite et j'en passe et des meilleurs... Cette tribu beti du Congo à l'image de tous les peuples qui subirent la colonisation, a lui aussi beaucoup souffert de l'injustice du fameux partage du gâteau colonial. Des familles entières Africaines furent séparées et se retrouvèrent un peu éparpillées à travers le continent. Tel fut le cas bien évidemment de cette famille beti du nord-est Congolais qui se

retrouva des deux côtés des frontières, dont l'une aujourd'hui Congolaise, et l'autre Gabonaise, une absurdité coloniale basée sur les intérêts et les appétits des uns et des autres. Raison de plus pour comprendre que la notion de frontières en Afrique n'a vraiment pas de sens.

Je rappelle ici sans risque de me tromper que tous ces peuples beti éparpillés dans le continent noir ont à quelque chose près, des rituels quasi identiques, et ce n'est non plus un simple fait du hasard, c'est dû en grande partie tel que je l'ai expliqué, à leur origine commune, celle Egyptienne. Il a été remarqué que chez les *Luos* par exemple, avant de commencer à boire du vin, il verse d'abord quelques gouttes à la porte d'entrée de la maison qui reçoit des invités, c'est exactement le même réflexe observé chez les *éwondos*, les *bulus*, les *étos*, les *makas*, les *bassas* du Cameroun. Chez nous les *éwondos*, nous appelons cela : « *Ngab be tara* », qui signifie : « *La part des ancêtres* », c'est la même explication que donnent les *luos* du Kenya. Ce geste éminemment symbolique est sensé attirer la prospérité dans la famille qui reçoit dans sa maison des invités. Les ancêtres ayant toujours une part très importante dans la vie des clans en Afrique, quoiqu'il ne saurait être étonnant de retrouver le même geste chez d'autres peuples de la planète pourquoi pas ? Tout comme chez les *beti be nanga* du Cameroun, avant d'épouser une femme, une dot est versée. Les *Luos* du Kenya qui semblent les plus proches des *beti be nanga* du Cameroun dans la pratique de certains rites, versent également une *dot* avant d'épouser une femme, ces pratiques pourraient se retrouver aussi bien chez nous que chez bien d'autres peuples d'Afrique et pourquoi pas du monde. Jadis chez les *beti be nanga* du Cameroun, lorsqu'un homme mourait, ses épouses revenaient d'office à ses frères, au Kenya les *luos* procèdent exactement de la même façon. Dans la bible que les missionnaires colonialistes apportèrent chez nous pour nous évangéliser, l'on découvrit que Moïse instaura une loi qui allait dans ce sens, la loi stipule que : « *Si le frère de quelqu'un vient à mourir, ayant une femme, et qu'il meurt sans enfant, que son frère prenne la femme et suscite une descendance à son frère.* » Peu importe que ce geste soit pour X ou Y raison, l'essentiel est que le frère hérite de la femme de son frère. Mes aïeux *beti be nanga* n'avaient jamais lu la bible, auquel cas on aurait insinué qu'elle leur inspirât cette pratique. A partir de cet exemple, et bien d'autres qui suivront, nous comprendrons les raisons de l'implantation forte de la religion

catholique sur nos terres. Par contre, les *beti be nanga* du Cameroun eux conservèrent le rituel de la circoncision qu'ils tiennent de l'Égypte, tandis que chez les *Luos* il ne s'est jamais pratiqué.

La colonisation, encore elle, on en a pas fini d'en parler. Les plaies qu'elle a causées ont encore du mal à se refermer. Il faudra bien du temps, et j'ai bien peur que ces plaies restent et demeurent éternellement béantes au regard de la perte des identités culturelles Africaines. Il eut un lavage de cerveau tel que les Africains ont parfois honte aujourd'hui d'être eux-mêmes, de s'assumer. Au nom d'une supposée supériorité de la race blanche, jamais créature n'a autant détruit, exploité son semblable dans le monde. L'arrivée des Européens en Afrique, Australie et aux Amériques fut une catastrophe pour les peuples trouvés sur place. Quelqu'un déclara même un jour : « *Ce qui fut fait à l'encontre de ces peuples correspond à la définition même du génocide.* » Partout où ils posèrent leurs pieds, des peuples indigènes se sont vus arracher leurs biens les plus chers (les terres, leur culture, etc.). Au Lesotho (Afrique), ils repoussèrent les peuples autochtones vers les montagnes, les pauvres ne pouvaient même pas se défendre, car en face d'eux, les envahisseurs étaient puissamment armés. Tout ça pour de l'or. En Australie par exemple, depuis des siècles, des colons Britanniques confisquèrent les terres des Aborigènes, les poussant à errer chez eux comme des ombres, désœuvrés, ils sombrèrent dans l'alcool, et quand on a vu le mépris avec lequel des policiers blancs les traitent jusqu'à ce jour, même à des animaux on ne pourrait pas afficher une telle condescendance. Il n'y a pas qu'en Australie d'ailleurs où cela se passa, les terres furent aussi confisquées en Afrique, ce qui poussa des individus comme le président Zimbabwéen à avoir des réactions assez virulentes à l'endroit des blancs dont les parents avaient tout arraché aux autochtones du pays. Robert Mugabé récupéra toutes ces terres, pour les remettre pas vraiment à ceux à qui elles revenaient de droit, mais plutôt à ses partisans à lui, une sorte de comportement colonial à l'envers, non content de cette injustice à l'endroit de son propre peuple, il s'acharnera davantage plus violemment sur celui-ci sans que l'on comprenne très bien les raisons exactes de ce comportement qui laissa plus d'un perplexe... Je lisais un jour les écrits de Jomo Kenyatta ancien président du Kenya, celui là même qui écarta le père de Barack Hussein Obama de l'administration Kenyane. Il ne savait pas que l'homme

qu'il traitait de la sorte, était le père de celui qui allait devenir un jour, le président de la première puissance du monde. Obama père paraît-il, était un esprit libre, ce que n'apprécient guère les dictateurs du monde entier, dont l'Afrique compte un grand nombre. Une fois écarté de la scène sociale Kenyane, monsieur Obama sombra dans l'alcool, heureusement qu'un vieil ami le récupérera plus tard, pour lui remettre le pied à l'étrier. Qu'à cela ne tienne, Jomo Kenyatta reste néanmoins une grande figure historique de l'Afrique. L'on raconte qu'en 1963, lors de l'accession de son pays à l'indépendance, au moment où l'on amenait pour la dernière fois les couleurs Britanniques que les officiers de l'East African Rifles fixaient les yeux embués de larmes, il se passa quelque chose d'absolument étrange : Le drapeau se coinça, refusant de descendre. Le Duc Philiip d'Edinbourg qui assistait à la cérémonie et qui ne manquait pas d'humour, se retourna vers le nouveau président qui n'était autre que Jomo Kenyatta et lui dit : « Êtes-vous certain de ne pas vouloir changer d'avis ? »

Je découvris toujours à travers les écrits du vieux président Kenyan *Jomo Kenyata* : lorsque les colons arrivèrent chez nous, nous avions les terres et eux dans leurs mains un magnifique livre : La bible. Cette bible dont je précise qu'elle est truffée d'allégories, de fables, des paraboles et parfois même des fictions alléchantes dans le but d'illustrer de grandes vérités spirituelles et psychologiques. La bible fut incontestablement un puissant instrument de conquête. Vu sous un angle moderne aujourd'hui, nous nous accorderons tous sur le fait que ses auteurs étaient à coup sûr des spécialistes de l'art de la psychologie et de l'histoire de l'âme. Mes ancêtres beti be nanga quoique ignorant totalement la culture de ceux qui sont venus les envahir, n'étaient pas pour autant dépourvus d'intelligence. Ils s'accrochèrent certes forcés à la religion de l'homme blanc, mais force est de reconnaître qu'ils y trouvèrent aussi quelque part leur compte. En résumé, ils s'y reconnurent dans les rites et les pratiques de la nouvelle religion, quoiqu'aussi leur naïveté, leur a joué des vilains tours. Ils croyaient tout ce qu'on leur racontait, raison pour laquelle ils se fourvoyèrent parfois complètement en prenant à la lettre tout ce qu'ils entendaient, et tout ce qui était écrit et dit dans ce magnifique livre. Mais avec le temps, leurs descendants dont je fais partie découvrirent à leur tour avec émerveillement en allant à l'école de l'homme blanc ce qui se cachait

exactement derrière toute cette grande manœuvre d'évangélisation. Il était donc certain que ce Dieu exotique, était aussi le nôtre, chacun l'appelait en sa langue. Tout au long de cette œuvre, vous verrez d'étranges similitudes des pensées de l'homme beti be nanga et celles contenues dans la bible.

Jomo Kenyatta toujours lui, nous explique encore qu'en arrivant chez nous, nos envahisseurs avec leur bible nous demandèrent de fermer les yeux pour prier, lorsque nous les ouvrîmes, ils avaient déjà nos terres, et nous la bible. Ceci est d'autant plus vrai tel que je l'ai expliqué, avec toutes ces parcelles de terres qui furent arrachées aux indigènes par le passé çà et là à travers la planète. Heureusement que les nations unies signeront plus tard un texte les restituant à leurs anciens propriétaires, ce qui ne fut pas facile avec toutes les réticences que cela engendra bien évidemment. Mais le droit et la vérité sortirent vainqueurs. Il se passa tout de même plus de vingt ans d'après négociations pour faire entendre raison à certains. En Australie par exemple, le texte stipulait que les indigènes ne pourraient plus être expulsés de leur territoire sans leur consentement libre et informé, voilà qui était clair... Ce fut un évènement majeur, grâce à ce trait de plume et à l'humanisme des membres de cette organisation.

Mon grand-père me relata un peu l'arrivée de ces fantômes au long nez comme on appelait les blancs jadis en éwondo : « *Nanga kon* » ou alors : « *Nkong dzoé* ». « *En voyant débarquer chez nous ces êtres étranges que nos parents n'avaient jamais vu de leur vie, ils crurent dans un premier temps que c'était des revenants, c'est-à-dire leurs ancêtres qui se présentaient sous un autre aspect, celui d'êtres encore plus pur, vu la blancheur de leur couleur de peau, ou encore celui de fantôme (kon). Puis dans un second temps, ils les prirent carrément pour des dieux, mais lorsqu'un jour l'un d'entre eux mourut, ils se posèrent alors de nombreuses questions dont la plus récurrente fut : Quel est ce dieu qui meurt ? Est-ce possible ? Il se mit alors à trotter dans leur esprit des tas de choses, ils avaient des doutes...* » Mais mon grand-père rajouta : « *Honnêtement parlant, ils ne nous déclarèrent en aucun moment qu'ils étaient des dieux, peut être du fait que l'on allait un jour découvrir leurs faiblesses humaines, mais à nos yeux ils étaient quand même bizarres...* »

La grand-mère paternelle de Barack Hussein Obama, s'appelait : « *Akumu* », en éwondo au Cameroun, il suffit tout simplement d'ôter la dernière voyelle de ce nom, le « *U* », et le remplacer par le « *A* », on obtient

« *Akuma* », qui signifie : « *Richesse* ». Même sans enlever la voyelle, *Akumu* est bien un nom de chez nous les éwondos au Cameroun. Dans mon village, une pléthore d'individus s'appellent ainsi. Un de mes cousins de la famille s'appelle d'ailleurs : « *Ondoua Akumu*. Allez donc savoir ce que signifie « *Akumu* » chez les *Luos* du Kenya, ce peuple venu du soudan, et qui se serait installé au bord du Nil, et se convertit par la suite au christianisme, mais le fait de lui parler de Jésus fils de Dieu, né d'une femme, donc un être humain, ils trouvèrent cela un peu bizarre et incompréhensible. En plus Jésus était capable de pardonner les péchés, ils ne comprirent non plus rien à cette histoire. Ils renoncèrent à cette religion et devinrent à nouveau musulman.

En Afrique du sud la terre des *Zoulous*, j'ai été frappé par le fait que leur hymne nationale commence par le mot « *Si* ». Le professeur d'université Bouobda me rassura, en m'expliquant que ce mot « *Si* », signifie exactement la même chose que le *si* de la langue *éwondo* du sud-Cameroun, c'est-à-dire : « *La terre* ». De même qu'en Afrique du sud, l'on retrouve des mots tels que : « *Nkomo* », je pense évidemment à un éminent homme politique des années 70, le nommé : « *Josua Nkomo* » Dont le nom avec ceux de *Bishop Mozorewa*, *Nelson Mandela*, et *Desmond Tutu* inondaient nos journaux radio diffusés de l'époque alors que j'étais encore un gamin. Le mot *Nkomo* se retrouve lui aussi bien évidemment au sud-Cameroun, l'un des grands quartiers de la ville de Yaoundé la capitale du pays porte ce nom. Lorsqu'on décompose le mot *nkomo*, il vient de *nkomo* qui signifie en *éwondo* : « *Captif de guerre* ». Allez donc savoir, ce que *nkomo* signifierait en langue *Zoulou*, cette tribu guerrière, autant de choses. L'histoire de l'humanité nous ayant à chaque fois appris que l'être humain fut par le passé un nomade invétéré, et partout où il est passé, il a transporté avec lui les bribes de sa culture qui sont le fondement de ses rites.

Je fus sérieusement préoccupé en 2012 par le cas du patronyme de la Ministre Ougandaise de la santé : « *Christine Ondoa* ». Ce nom *Ondoa* est très courant chez les *Fangs*, les *Ntumus* du Gabon et de la Guinée Equatoriale, eux ils appellent : « *Ondo* ». Tandis que chez nous les éwondos du Cameroun, nous disons : « *Ondoua* ». Retrouver ce nom en Ouganda, peu importe l'orthographe, est très intéressant, ça me conforte une fois encore à l'idée que la famille *beti be nanga* dont je raconterai l'épopée au chapitre suivant, est très grande, et se serait éparpillée à travers le continent

Africain. Je me suis laissé expliquer que Les *beti be nanga* du Cameroun, auraient également des liens étroits avec les *Bétés* de la côte d'Ivoire. J'attire ici votre attention sur le fait qu'à l'est-Cameroun, nous avons une ville dont l'appellation dans le patois local signifie en français : « Côte d'Ivoire ». Cette ville est habitée par des cousins *betis be nanga* appelés : *Makas*. Chez ces mêmes *Makas*, l'on retrouve un nom qui est bien connu chez les Ivoiriens, il s'agit de : « *Eboué* ». Les individus porteurs de ce nom s'avèrent être doués en football, c'est peut être pourquoi au Cameroun nous avons connu un certain *Jean Daniel Eboué*, originaire de l'est du pays, plus précisément d'Abong-Mbang. Ce dernier fit d'abord les beaux jours de l'équipe de football de son village l'*union sportive d'Abong-Mbang*, puis des années plus tard celle d'un club phare de la capitale : *Le canon sportif de Yaoundé*, et il mit son talent au service de son pays à travers l'équipe fanion : *Les lions indomptables*. Joueur très doué qui courait comme s'il avait quatre poumons. En Côte d'Ivoire, on retrouve également un excellent footballeur international, lui aussi nommé *Eboué* qui évolue actuellement en Turquie au côté de son autre compatriote *Didier Drogba*. Dans l'histoire de la colonisation, il eut un gouverneur noir, le premier du genre qui séjourna en Afrique, au Tchad, et qui s'appelait tenez-vous bien : « *Félix Eboué* ». Le gouverneur noir était forcément descendant d'esclave, en revenant en Afrique. Il était sur ses terres. Allez donc savoir s'il n'aurait pas de liens ancestraux avec les deux précédents *Eboué*. Personnellement, je ne crois pas du tout à une simple coïncidence quant à l'origine de ce nom. En langue *éwondo*, Côte d'Ivoire se dit : « *Abong Mbang* ». *Abong* qui signifie : Côte, puis *mbang* qui signifie : Ivoire. Il n'y a pas très longtemps, il y avait une forte présence du grand pachyderme dans cette région du Cameroun, d'où cette appellation Côte d'Ivoire (*Abong Mbang*).

Au sud du Sénégal dans l'ethnie *Dioula*, on retrouve des noms à consonance *beti* du genre : *Mballa*, *Ateba*, *dongo* que l'on appelle chez les *éwondos* au Cameroun : *Ndongo*, on retrouve également les *Ndzaï*, qui ne seraient rien d'autres que *Ndzié* en *éwondo*. Au Bénin, le même phénomène intrigue énormément, il y aurait comme la présence d'une autre famille *Fong* dans ce pays. Elle aurait un lien direct avec les *fongs* du sud-Cameroun, chez ces *fongs* du Bénin, on retrouve des noms tels que : *Messi*, un nom assez courant dans l'ethnie *Yandas* du sud-Cameroun, puis *Efou* qui ne serait

autre que *Efoa* au Cameroun. Au Nigeria, pays frontalier du Cameroun il n'est pas étonnant de retrouver des noms bien Camerounais comme : *Mbarga, Kalla, Mbollé*, etc. Au regard de l'histoire Africaine, la grande famille *beti be nanga* serait omniprésente un peu partout sur le continent sous des dénominations diverses, toutes ces tribus que je viens de citer seraient en droit de revendiquer un lien d'appartenance commune.

Mais Le plus amusant encore fut en 2008 lorsque *Barack Hussein Obama* accède à la maison blanche, une famille Bretonne se réclama du même ancêtre que le 44^e président des U.S.A. La famille Bretonne était sérieuse dans son propos. Fallait-il donc aller voir du côté de la maman blanche d'*Obama* ? Ou alors du simple fait historique que l'Afrique soit le berceau de l'humanité ? Tout comme en Europe de l'est, on retrouvera la même revendication d'appartenance du président Américain à un petit village dont j'oublie le nom. Tout ceci est résumé dans une sagesse *beti be nanga* qui dit : « *L'on est jamais parenté avec un fou qui passe en route. L'on est toujours parenté avec un roi.* » La question est donc de savoir : Si *Barack Hussein Obama* était resté un homme ordinaire, aurait-il eu autant de parents dans le monde ? Surtout quand on sait que jeune sénateur, il faillit ne pas être reçu par *Nelson Mandela* qui attendait plutôt recevoir un invité plus prestigieux que le jeune sénateur, c'est-à-dire le président *Bush* père encore au pouvoir à cette époque, ne sachant pas qu'un jour, ce jeune sénateur de Chicago que l'on faisait languir à la porte allait lui aussi devenir président des Etats Unis, c'est-à-dire rentrer dans la cour très sélect des grands de ce monde. Personnellement, je n'ai encore jusqu'à ce jour aucun parent proche ou lointain, mais il suffira peut être qu'un jour que je touche à la gloire pour me voir assaillir de toute part par une grande famille venue de tous les coins de la planète (*Rire*)...

La belle histoire du continent noir reste encore à réécrire, car la version qui nous est le plus souvent servie, est celle des vainqueurs et non celle des vaincus qui sont nos pères fondateurs, et nos mères fondatrices. L'expérience a prouvé dans le monde que les vainqueurs sont toujours culturellement vaincus. Les Francs n'ont-ils pas conquis la Gaule, et imposèrent leur langue Française ? Mais ces Francs épousèrent des filles Gauloises, avec lesquelles ils eurent des enfants. Ces enfants répèteront sans cesse jusqu'à la fin des temps : « *Nos ancêtres les Gaulois* ». On comprend

donc par là que toutes les lignées sur cette terre sont assurées par celles qui nous portent dans leurs entrailles, c'est-à-dire les femmes dont j'évoquerai dans les chapitres suivant leur rôle ô combien vital dans toutes les sociétés de la planète. En répétant sans arrêt *Nos ancêtres les Gaulois*, ces enfants n'oublient pas que leurs mamans étaient avant tout des Gauloises...

EXTRAIT

Beti be nanga

(*Traversée du Yom*)

J'eus cette chance extraordinaire de connaître mes grands parents maternels lorsqu'ils étaient encore très jeunes et pleins d'énergie. J'étais leur tout premier petit fils, que nous appelons chez nous en éwondo : « *Ntòl ndié* ». En plus mon grand-père me donna le nom de son grand frère, celui là même qui s'était beaucoup occupé de lui dans son adolescence, il était pour lui comme un père, il s'agissait de : « *Elono Raphaël* ». Fort de l'affection qui liait les deux hommes, et comme une espèce de reconnaissance à ce grand frère bienveillant à son égard, mon grand père m'appelait toujours mon *frère*. Ce qui était une très grande marque d'affection et de gratitude. En moi il voyait le prolongement de ce frère qui l'avait tant aimé et qui le quitta un peu tôt. Mes grands parents déversèrent alors sur moi tout ce qu'ils avaient en eux comme amour, affection et bienveillance, comme si mon grand père voulait à tout prix rendre à ce défunt de frère, ce qu'il avait reçu de lui. Afanda Bilounga mon grand père me trainait avec lui un peu partout où il se rendait, j'étais pour lui comme un sac. Raison pour laquelle, très tôt je fus au contact des vieux sages du village et des contrées voisines, j'assistais à presque toutes les séances de palabres, ces tribunaux coutumiers qui regorgent de tant de sagesse, une véritable école de vie où l'on acquiert des connaissances extraordinaires, mon grand père y tenait absolument que ce fut ainsi. De mon côté, je montrais un certain intérêt à ces choses là, car tout petit déjà, j'affichais une curiosité très éveillée vis-à-vis de la tradition, posant sans arrêt des questions parfois bêtes à ce gigantesque tout terrain

de la culture beti be nanga qu'était mon grand père maternel Afanda Bilounga, un homme que le destin alla chercher au fond de la forêt pour le placer sous les feux de la rampe. Il était issu d'une famille de guérisseurs traditionnels, et lui devint infirmier en pleine période coloniale, ce noble métier fit de lui un grand serviteur de son pays le Cameroun. Je peux affirmer ici que : L'A.D.N de guérisseur de ses ancêtres trouva son prolongement en lui, sauf que lui utilisa la médecine moderne issue de la nature, contrairement à ses parents qui se servaient de la médecine traditionnelle faites : Des écorces d'arbre, de racines, et autres plantes pour soulager les maux de leur communauté. On voit donc que tous luttaient pour une seule et même cause : Le bien être de leurs semblables. En dépit de cette ascension sociale fulgurante hors du commun, il demeura l'une des figures phare dans le village et la région de notre tradition beti be nanga. Il était d'une culture éblouissante devant lequel l'on ne pouvait que s'incliner face à tant d'érudition, un homme solide mentalement et physiquement, parce qu'il avait gardé ce rapport très fort avec sa culture et la nature. Grâce à sa grande culture de la tradition beti be nanga, et à ses capacités intellectuelles, il eut une place importante au sein de son clan.

Notre ethnie *Beti be nanga* : « Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? » Autant de questions que je lui adressais régulièrement en rafale... Face à ce formidable appétit de connaissances, mon grand-père se montra dans un premier temps peu bavard, faisant à chaque fois comme si le moment n'était pas encore venu pour moi de comprendre quoi que ce soit. Je crois qu'à ses yeux, j'étais encore en ce moment là très jeune, voir immature. Je n'avais donc pas à forcer les choses, il fallait les laisser venir à moi par elles mêmes. De mon côté, je ne l'entendais pas ainsi, je crus même qu'il n'avait aucune idée là-dessus, mais ce qui m'étonnait davantage au fil de mon insistance fût qu'il ne se montrait pas totalement indifférent que ça à ma curiosité. Il laissa vraiment passer le temps, puis un jour, il m'appela et me fit asseoir, depuis ce moment là, il se montra disponible et enclin à répondre enfin à mes questions avec cette pédagogie dont lui seul avait le secret. Il n'y avait plus rien d'autre à faire, la transmission du savoir était en marche. Nous immergeâmes complètement dans les traditions et croyances de mes ancêtres beti be nanga. Chaque fois qu'il pouvait, il me lâchait un petit morceau de leur belle épopée, une véritable odyssee digne de ce nom. Une